

Lutte de classe

Une affaire de méthode assurément

En lisant l'éditorial du n°811 d'*Informations ouvrières*, on a une fois de plus confirmation de l'orientation opportuniste de la direction du PT.

Passons sur le fait que ce parti et ce journal à caractère syndical soit destiné principalement aux fonctionnaires et non aux 75% des travailleurs du secteur privé, on le sait depuis longtemps.

Gluckstein pose une question intéressante : « *qui a brisé l'unité* » à propos du régime des retraites ? On nous a toujours présenté sans réserves les nationalisations d'après guerre comme un "acquis", alors qu'elles allaient diviser durablement le prolétariat et permettre d'assurer la reconstruction et la survie du capitalisme. On pourrait poser la question suivante : qui a soutenu la reconstruction du capitalisme après la seconde guerre mondiale en se camouflant derrière la lutte contre le stalinisme et dont l'apothéose a consisté à saluer la réunification du prolétariat allemand sur les décombres de l'État ouvrier (certes dégénéré) de la RDA ? Qui en a profité pour se faire une place au sein de la bureaucratie syndicale de Force ouvrière animée par un anticommuniste viscéral et devenu légendaire ? Qui a combattu aux côtés des réformistes et les a supportés pendant des décennies allant jusqu'à appeler à voter Mitterrand dès le premier tour en mai 81 ? Il faut rafraîchir la mémoire de Lambert et Gluckstein de temps en temps.

Ne serait-il pas un peu tard pour se souvenir de l'existence des travailleurs du secteur public qui représentent plus de 75% des actifs et en appeler à l'unité public-privé ? N'était-il pas déjà trop tard au moment des privatisations à la fin des années 80 ? Comment expliquer autrement que les travailleurs ont accueilli l'annonce de ces privatisations dans l'indifférence générale ?

Dans l'esprit des travailleurs du secteur privé, les fonctionnaires ont toujours fait office de privilégiés, bien que cela ne soit pas fondé, sauf sur la question de la garantie d'emploi à vie, question qui à partir de la montée du chômage au début des années 80 deviendra cruciale et les divisera encore davantage.

La désindustrialisation entamée au milieu des années 70, la disparition de pans entiers de l'industrie (textile, sidérurgique, mines, chimique, chantiers navals, etc.), la disparition d'un nombre important de grandes entreprises au profit de petites (PME) ou très petites (TME) entreprises va signifier la dislocation et l'atomisation du prolétariat, la disparition de puissantes sections syndicales ouvrières, entamant la capacité de résistance du prolétariat face à la dictature du capital.

Qui a brisé cette unité ? Tous ceux qui à leur niveau ont appelé à l'unité ceux-là mêmes qui brisaient au même moment les bases fragiles sur lesquelles reposait la capacité de mobilisation du prolétariat ou qui supportaient le gouvernement en place avant de faire eux-mêmes le sale boulot.

Avec qui Gluckstein veut-il faire l'unité ou à qui s'adresse cet appel à l'unité ? Au PS et au PCF qui soutiennent le gouvernement d'union nationale Sarkozy-Fillon-Kouchner ? A Lang, Kouchner, Jouyet, Attali ? A Thibault, Mailly et consorts qui soutiennent le gouvernement en participant au "dialogue social" ? A qui s'adresse-t-il ? Aux adhérents de ces partis qui ont élu des dirigeants qui trahissent le prolétariat depuis des lustres ? Aux syndiqués qui ont mis en place les Thibault, Mailly et Cie qui font ripaille avec Sarkozy ?

Qu'il cite seulement les déclarations de deux dirigeants du PS n'est pas un hasard, il va même jusqu'à nommer « *camarade* », Valls que Marx aurait sans doute traité de « *racaille* » (cité par Lénine dans *L'impérialisme et la scission du socialisme*) quel privilège honteux qui ne peut pas atteindre le prétentieux secrétaire national du PT.

Vous comprenez pourquoi je dis que Gluckstein s'adresse une fois de plus aux dirigeants du PS et du PCF dans son éditorial, bien que je me demande en le relisant à qui s'adresse vraiment son appel à

l'unité qui ressemble davantage au cri d'un homme au bord du désespoir, qu'à celui d'un dirigeant convaincu de la justesse de l'orientation politique qu'il propose et défend. Normal, il n'en a pas vraiment diront certains militants, si vous voulez. Il est vrai que son éditorial a un air pathétique, cela ne m'avait pas sauté aux yeux à la première lecture.

Pour faire bonne mesure, pour faire plaisir aux militants qui raffolent de citations, je vous en ai trouvées quelques-une en rapport avec notre sujet et plus généralement la politique du PT. Notez bien que je ne les utilise pas pour justifier ma propre analyse ou position, mais seulement à titre complémentaire.

Dans *L'opportunisme et la faillite de la IIe Internationale* (1916), Lénine écrivait :

« Il est absurde de considérer aujourd'hui encore, que l'opportunisme est un phénomène intérieur de notre Parti. (...) L'unité avec les social-chauvins, c'est l'unité avec « sa propre » bourgeoisie nationale qui exploite d'autres nations ; c'est la division du prolétariat international. Ce n'est pas à dire que la rupture avec les opportunistes soit partout immédiatement possible ; cela veut dire seulement qu'elle est mûre au point de vue historique ; qu'elle est nécessaire et inévitable pour la lutte révolutionnaire du prolétariat ; que par le passage du capitalisme « pacifique » au capitalisme impérialiste l'histoire a préparé cette rupture. Volentem ducunt fata, nolentem trahunt (La destinée conduit qui consent, entraîne qui résiste.). » Vous serez d'accord pour penser j'espère, que depuis 1916, « l'immédiatement possible », est derrière nous depuis belle lurette. Pas pour tout le monde évidemment.

Parlant du renégat Kautsky devenu « contre-révolutionnaire » : *« il n'a de racines ni dans les masses, ni dans la couche privilégiée passée à la bourgeoisie. Mais le kautskisme est dangereux en ce sens qu'utilisant l'idéologie du passé (idéologie marxiste - NDLR), il s'efforce de concilier le prolétariat avec le « parti ouvrier bourgeois », de sauvegarder l'unité du prolétariat avec ce parti et d'accroître ainsi le prestige de ce dernier. »*

On dirait aujourd'hui que les dirigeants du PT sont dangereux en ce sens qu'il utilise l'idéologie marxiste tout en s'efforçant de concilier le prolétariat avec le PS et le PCF en appelant à l'unité du prolétariat avec ces partis pour les aider à surmonter la crise qui les secoue.

Dans *L'impérialisme et la scission du Socialisme* de Lénine (1916), j'ai trouvé quelques passages intéressants :

« L'un des sophismes kautskistes les plus répandus consiste à se référer aux « masses ». Nous ne voulons pas, prétendent-ils, nous détacher des masses et des organisations de masse ! Mais réfléchissez à la façon dont Engels pose la question. Les « organisations de masse » des trade-unions anglaises étaient au XIX^e siècle du côté du parti ouvrier bourgeois. Marx et Engels ne recherchaient pas pour autant une conciliation avec ce dernier, mais la dénonçaient. Ils n'oubliaient pas, premièrement, que les organisations des trade-unions englobent directement une minorité du prolétariat. Dans l'Angleterre d'alors comme dans l'Allemagne d'aujourd'hui, les organisations ne rassemblent pas plus de 1/5 du prolétariat. On ne saurait penser sérieusement qu'il soit possible, en régime capitaliste, de faire entrer dans les organisations la majorité des prolétaires. Deuxièmement, et c'est là l'essentiel, il ne s'agit pas tellement du nombre des adhérents à l'organisation que de la signification réelle, objective, de sa politique : cette politique représente-t-elle les masses, sert-elle les masses, c'est-à-dire vise-t-elle à les affranchir du capitalisme, ou bien représente-t-elle les intérêts de la minorité, sa conciliation avec le capitalisme ? C'est précisément cette dernière conclusion qui était vraie pour l'Angleterre du XIX^e siècle, et qui est vraie maintenant pour l'Allemagne, etc. »

Et qui le demeure en 2007, n'en déplaît à Lambert-Gluckstein, qui par ailleurs ne se réfèrent pas aux masses puisqu'ils les ignorent. Pour les dirigeants du PT, les élus, les syndicalistes et les intellectuels petits-bourgeois en tout genre ont remplacé le prolétariat incapable de comprendre quoi que ce soit et de progresser politiquement.

« Engels distingue entre le « parti ouvrier bourgeois » des vieilles trade-unions, la minorité privilégiée, et la « masse inférieure », la majorité véritable; il en appelle à cette majorité qui n'est pas contaminée par la « respectabilité bourgeoise ». Là est le fond de la tactique marxiste ! »

Sans avoir lu ces lignes auparavant, je m'aperçois que Lénine disait exactement ce que je n'arrête pas de répéter depuis des années. Ceux qui s'imaginent construire un parti révolutionnaire en s'adressant aux couches privilégiées du prolétariat, aux fonctionnaires syndiqués, à la petite-bourgeoisie n'ont rien compris. Qu'ils répugnent à se rendre dans les bas fonds du prolétariat qui en forme l'immense masse, on les comprend, alors qu'ils passent à autre chose et qu'ils cessent de se réclamer du marxisme.

Vous aurez compris facilement que la tactique du PT s'inscrit en totale opposition sur le fond à celle marxiste décrite par Engels et que Lénine avait reprise à son compte.

« Expliquer aux masses que la scission avec l'opportunisme est inévitable et nécessaire, les éduquer pour la révolution par une lutte implacable contre ce dernier, mettre à profit l'expérience de la guerre pour dévoiler toutes les ignominies de la politique ouvrière nationale libérale au lieu de les camoufler : telle est la seule ligne marxiste dans le mouvement ouvrier mondial. »

La « rupture avec l'opportunisme », ce n'est pas seulement la rupture avec les partis qui colportent ce venin, cela signifie ici la rupture avec l'idéologie réformiste dans toutes ses manifestations, y compris les appels à l'unité avec les réformistes, le front unique qui n'a pour objectif que d'asservir le prolétariat à la bourgeoisie au lieu de l'aider à la combattre. A la combattre en remportant si possible des victoires qui n'auront qu'un caractère partiel et passager, à condition et à condition seulement que ce combat se traduise concrètement par la construction du parti, car sans le parti, aucune victoire totale et définitive ne sera possible dans le futur.

J'aurais tendance à dire que le seul fait de n'avoir pas réussi à construire ne serait-ce que l'embryon d'un parti révolutionnaire, marque du sceau indélébile de la faillite politique Lambert, Gluckstein et leurs acolytes. Car, soit le prolétariat est finalement incapable d'accomplir sa tâche historique parce qu'il serait atteint d'une tare congénitale irréversible, soit le capitalisme posséderait des ressources cachées quasi inépuisables pour assurer sa survie et qu'aucun marxiste n'aurait découvertes auparavant, où alors ce sont les dirigeants du mouvement ouvrier qui malgré leur bonne volonté et tous leurs efforts s'avèrent incapables de définir une ligne politique, une tactique, etc., permettant d'avancer sur la voie du socialisme. En ce qui me concerne, je suis évidemment convaincu que la troisième hypothèse est la bonne.

« C'est un fait que les « partis ouvriers bourgeois », en tant que phénomène politique, se sont déjà constitués dans tous les pays capitalistes avancés, et que sans une lutte décisive et implacable, sur toute la ligne, contre ces partis ou, ce qui revient au même, contre ces groupes, ces tendances, etc., il ne saurait être question ni de lutte contre l'impérialisme, ni de marxisme, ni de mouvement ouvrier socialiste. » Un siècle plus tard, il n'existe pas de mouvement ouvrier socialiste, il est facile de comprendre pourquoi, non ?

Une lutte « sur toute la ligne » contre ces partis, sur toute la ligne signifie sur tous les plans, y compris en refusant la moindre unité avec des partis qui mènent une politique antivouvière. On commence à comprendre un peu mieux pourquoi le mouvement ouvrier en est arrivé à ce stade de décomposition. On nous a toujours présenté le refus de l'unité avec les partis pourris du mouvement ouvrier comme une trahison, comme l'œuvre de sectaires épouvantables, de gauchistes ou d'anarchistes ignares, alors qu'en fait l'unité avec ces partis conduits directement à pourrir le mouvement ouvrier comme l'explique très bien Lénine.

Effectivement monsieur Gluckstein, tout « serait affaire de méthode » ! Le marxisme est une méthode, le matérialisme dialectique appliqué à la lutte des classes. Est-ce de cela qu'il veut parler ?

Ne vous marrez pas la retraite à taux plein après 37,5 annuités pour tous, serait « la base d'un authentique parti ouvrier indépendant ». Sans aucune perspective politique, dans le cadre du régime capitaliste, on a le droit et même le devoir d'en douter fortement.

Et de conclure son éditorial : « Disons-le : aucune hésitation n'est possible, aucune division n'est possible. (...) là est l'issue. » Aucune division du prolétariat, mais comme on vient de le voir, Gluckstein et son parti sont plutôt mal placés puisqu'ils passent leur temps à ignorer « la masse inférieure », la « majorité véritable » dont parlait Engels, et passe leur temps au contraire à s'adresser à celle qui est « contaminée par la « respectabilité bourgeoise » ».

Un dernier mot qui n'a qu'un rapport indirect avec notre sujet du jour. Ce serait plutôt un sujet de réflexion à développer lors des prochaines semaines.

Sachant qu'une révolution ne peut intervenir que dans des circonstances bien particulières, à l'issue ou au cours d'une guerre, ou alors lorsque les conditions d'existence de la majorité du prolétariat sont devenues invivables, sommes-nous dans l'une ou l'autre situation ? Dans quel pays le prolétariat connaît-il ce genre de situation ? Concernant des conditions de vie très difficiles ou insupportables, le prolétariat et la paysannerie de nombreux pays sont concernés en Afrique, en Asie et en Amérique Latine. En Europe aussi, de plus en plus.

L'inexistence de partis révolutionnaires n'est pas seulement un handicap, il est un frein au développement de la lutte de classe du prolétariat. Que l'on ne nous ressorte pas l'histoire du rôle « positif » que pourrait encore jouer les partis pourris du mouvement ouvrier dans le développement de la mobilisation des masses, on a déjà donné, on sait à quoi cette tactique mène lorsqu'il n'existe pas de parti révolutionnaire profondément ancré dans les masses.

Quand on parle de conditions de vie insupportables, cela ne veut pas dire exactement la même chose partout dans le monde, du fait que l'on ne part pas du même degré de développement économique. En France par exemple, ne pas pouvoir s'acheter une voiture et partir en vacances, vous classe dans la catégorie des travailleurs qui ont une existence particulièrement difficile. Son équivalent en Inde ne pourra même pas s'acheter une mobylette d'occasion à moitié délabrée, quant aux vacances, il ne sait même pas ce que cela veut dire donc la question ne se pose même pas.

En France, prenons comme hypothèse de départ, le niveau de vie moyen d'un ouvrier, sauf accident violent qui ruinerait d'un seul coup son existence, avant que sa situation personnelle ne se dégrade, il va falloir des années, il disposera toujours de moyens pour faire face à la situation. Si elle se dégrade rapidement, il va commencer à se poser des questions, il va essayer de remédier individuellement à ses problèmes. Quand il s'apercevra que c'est peine perdue, il se résignera plus ou moins à sa nouvelle situation, je dis plus ou moins, car il peut aussi décider de s'engager politiquement, mais laissons cette éventualité de côté pour le moment dans la mesure où elle ne changera rien à ses conditions matérielles d'existence. La première chose qu'il va faire, il va rééquilibrer son budget en faveur de ce qui lui paraîtra essentiel pour continuer à vivre à peu près normalement, il va supprimer des dépenses qu'il jugera superflues, et ainsi de suite. Sa marge de manœuvre dépendra évidemment de son revenu et de ses dépenses incompressibles ou fixes. Si sa télévision ou sa machine à laver lâche, il pourra avoir recours au crédit pour s'en procurer une autre, donc la vie continuera comme avant... Maintenant s'il a épuisé ce recours au crédit et qu'il a déjà supprimé toutes les dépenses qui pouvaient l'être, il se retrouve dans la situation du travailleur pauvre, il est au bord du gouffre et peut basculer dans la misère au moindre pépin. Avant d'en arriver là, il peut encore avoir recours à des aides diverses de l'État ou d'institutions privées. Il peut essayer de changer de boulot, mais là il ne faut pas rêver, s'il est parti d'un salaire supérieur au Smic, il a peu de chance de trouver mieux dans la situation actuelle et il le sait. Il peut encore se passer de voiture, de machine à laver, etc., mais il arrivera un moment où il ne pourra plus se passer de quoi que ce soit puisqu'il n'aura pratiquement plus rien. S'il est propriétaire de son logement, il pourra le revendre et repartir de la situation initiale que j'ai évoquée, mais comme il paiera un loyer exorbitant, au bout de quelques années il se retrouvera en difficulté de la même manière, en pire cette fois, car sans aucun recours possible.

On voit bien ici qu'avant d'en arriver à une situation intenable, en partant d'un niveau de vie moyen, il va se passer des années, peut-être même que notre ouvrier parviendra à tenir ainsi jusqu'à son départ à la retraite, retraite qu'il vivra dans la misère, mais trop vieux pour se battre, trop tard.

En Inde, en comparaison, un ouvrier est habitué à vivre chichement, son niveau de vie est misérable à la base contrairement à notre ouvrier français. Pour descendre plus bas, il faudrait qu'il ne puisse plus se vêtir ou manger, car il ne possède pratiquement rien sur le plan matériel, de plus il n'a aucune distraction ou loisir il ne peut pas rogner sur ses dépenses sans mettre sa vie en péril. Il est vrai que la situation moyenne d'un ouvrier se situe légèrement au-dessus de ce que je viens de décrire, mais si peu, il a une télé, un téléphone portable, une mobylette quelques bricoles et rien d'autre, même s'il les revendait, il ne pourrait pas vivre plus de six mois sans crier famine. Il est habitué à vivre avec le minimum, donc sa situation ne peut que stagner ou s'améliorer... ou périr.

Dans le cas de l'ouvrier français, il va falloir du temps avant qu'il en soit réduit à avoir une existence insupportable qui l'oblige à réagir, ce qui ne veut pas dire qu'il ne réagira pas avant, mais force est de constater que ce n'est pas le cas habituellement, alors que dans le cas de notre ouvrier indien, il va falloir que sa condition d'existence se soit nettement améliorée et qu'elle soit ensuite remise en cause pour qu'il se batte, à moins qu'il ne se résigne, là encore cela ne veut pas dire que les ouvriers indiens acceptent leurs conditions misérables d'existence, mais force est de constater qu'ils ne réagissent pas habituellement et se complaisent ainsi par pure ignorance de la lutte des classes.

On constate à travers le monde, que l'homme est capable de s'adapter à des conditions d'existence très défavorables à sa survie, ce qui ne l'empêche pas de continuer à vivre presque comme si de rien n'était. Face à l'agression permanente du capitalisme, il a tendance à réagir de la même manière, par pure ignorance là encore.

On comprend dès lors qu'en dehors des circonstances qui favorisent le déclenchement d'une révolution et sur lesquelles on ne peut pas uniquement compter, notamment parce que les conditions pour qu'elles surviennent sont rarement réunies et seulement au bout d'un laps de temps très long et imprévisible, il ne nous reste comme possibilité pour vaincre le capitalisme qu'à favoriser le développement de la prise de conscience de la nécessité d'en finir avec le capitalisme du prolétariat à chaque étape de la lutte de classe, pour saisir ou transformer la situation la plus favorable en situation révolutionnaire dans le cadre uniquement de la mobilisation des masses et en s'appuyant sur elle.

Si l'on attend ou espère secrètement qu'un événement majeur déclenchera une révolution, on se berce d'illusions, car à lui seul il ne suffira pas pour vaincre, dans le cas contraire, le monde ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui, ne soyons pas stupide.

Quand on explique que la question du parti est centrale et déterminante, ce n'est pas pour répéter comme des perroquets ce que l'on a appris (très mal semble-t-il) un jour, ce n'est pas non plus pour passer pour des léninistes ou de bolcheviks, on se contrefout des étiquettes, c'est uniquement parce que cette question concentre à elle-seule à la fois le moyen et l'objectif à atteindre. Et pourquoi le moyen est-il associé et indissociable de l'objectif ? Tout simplement parce que nous n'en avons pas d'autre à notre disposition pour vaincre sur le plan politique notre ennemi. C'est à travers la question du parti que se manifeste au plus haut degré de conscience politique la compréhension de la nécessité d'en finir avec le capitalisme, parce qu'il l'exprime justement sur le plan politique, et que les institutions de ce pays (et des autres) sont dominées par des partis politiques. C'est le b a ba du marxisme me semble-t-il, non ? Bordel, c'est tellement simple à comprendre, que même un pauvre type comme moi y est parvenu ! Vous comprenez ici pourquoi la politique mise en oeuvre par un parti en détermine aussi la nature.

Si notre combat était toujours relié à la question du pouvoir politique, la question du parti ne poserait pas de problème, elle coulerait de source si je puis dire, elle paraîtrait naturelle sans pour autant prétendre pouvoir régler son compte au régime dans un délai fixé d'avance. Prendre conscience de la nécessité de construire le parti, le rejoindre s'il existe déjà et y rester pour le porter au pouvoir le moment venu, devrait apparaître aussi naturel aux ouvriers que d'entretenir et de conserver leurs outils en bon état pour pouvoir s'en servir le moment voulu. Et si on est trop vieux, on le transmettra à la prochaine génération qui s'en servira à bon escient pour terminer le boulot, voilà tout.

Si on ne fait pas appel à la capacité de compréhension du prolétariat, si on ne le croit pas capable de posséder et développer cette capacité, il vaut mieux tout arrêter dès maintenant, on perd son temps et vive la barbarie !

Je pense que l'on perd littéralement son temps à intervenir dans la lutte de classe sur le plan économique ou social en prétendant pouvoir « peser », faire « pression », « organiser la résistance » aux lois antiouvrières du gouvernement, alors que rien n'y fait, ce qui était parfaitement prévisible, mais le pire, car pour moi c'est le pire, c'est que cette orientation opportuniste ne se traduit pas et ne peut pas se traduire par une avancée dans la construction du parti, au contraire, elle contribue à démoraliser, désorienter, diviser et disloquer un peu plus le mouvement ouvrier.

Il en sera ainsi tant que les militants révolutionnaires joueront aux syndicalistes et qu'ils refuseront de ce concentrer sur l'essentiel.

On devrait peut-être reprendre l'expression d'Engels et parler du mouvement ouvrier bourgeois, tant qu'il n'existera pas de partis révolutionnaires.